

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 17 JUILLET 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—A travers l'Angleterre, par Mgr L. d'Orouze. M. F.-X. Lemieux, C.R., M.P., par Charles de Montmorency. — Bonne nouvelle. — Larmes et sourires, par Bluette. — Poésie : Les papillons, par Edmond Rostand. — Nouvelles : Zoé, par P. l'Ermitte. — Blanche Dame, par Aubry-Vétan. — Conseils pratiques. — A Saint-Raymond, par Firmin Picard. — M. le G.-V. Bourgeault, par Firmin Picard. — Chronique européenne, par Rodolphe Brunet. — Petite poste en famille. — A Enéri, par A.-J. Beaulieu. — La mode, par Blanche de Géry. — Les cerises. — Le sport : Echecs, dames et la crosse. — Jeux et amusements. — Choses et autres. — Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Dick. — La veuve du garde, par R. de Navery.

GRAVURES.— Le jubilé de la Reine en Angleterre : La retraite aux flambeaux à Windsor. — Portrait de M. F.-X. Lemieux, C.R., M.P. — Chine : Vue des remparts de Pékin. — La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Raymond : Le petit saint Jean-Baptiste ; L'hon. M. Turgeon adressant la parole à la foule. — Espagne : Le chemin de la croix en Catalogne. — Gravure du feuilleton. — Devinette. — Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

A TRAVERS L'ANGLETERRE

A PROPOS DU "DIAMOND JUBILEE" DE S.M. LA REINE VICTORIA

"God save the Queen ! Dieu garde la Reine !" c'est le cri sorti, mardi dernier, de toutes les poitrines pour saluer la femme remarquablement grande qui, depuis soixante ans, porte si noblement la couronne royale !

Certes, oui, c'est une belle figure ! et, au premier rang où l'a placée sa naissance, S.M. Victoria, reine d'Angleterre, a brillé toujours par les grandes qualités qui inspirent le respect et l'amour autant que l'admiration. Epouse, mère, reine, elle a été un modèle, sans compter qu'elle a toujours fait preuve d'un sens politique que tous nos diplomates pourraient lui envier.

Aussi, je comprends la fierté anglaise en voyant tout ce qui a été fait pour l'Angleterre sous ce règne si long et si glorieux ; et je comprends aussi la fièvre d'enthousiasme qui s'était emparée, depuis quelques semaines, de tout ce bon peuple britannique, chacun voulant prouver le mieux possible, et le plus joyeusement possible également, sa joie et son respectueux attachement à la souveraine : les petits aussi bien que les grands. Car, soyons juste : si les quartiers aristocratiques ont eu des décorations plus riches, les quar-

tiers ordinaires et même les quartiers pauvres ont trouvé le moyen d'orner leurs maisons, sinon toujours avec goût, du moins avec beaucoup d'entrain : partout les grands et les petits drapeaux, les fleurs, les banderoles, les guirlandes, jetaient une note très gaie dans toutes les rues de Londres, et, dit-on, dans toutes les villes et dans tous les petits pays du royaume. L'élan était bien général : tous ont voulu célébrer le "Diamond Jubilee." Et l'Anglais a eu raison ; car il peut, à juste titre, être orgueilleux de ce règne de soixante ans, pendant lequel le Royaume-Uni a atteint un développement, une prospérité et une puissance dont l'Europe n'offre pas d'exemple, comme l'a écrit un journaliste distingué : au Canada, en Australie, aux Indes, dans les mers de Chine, en Egypte, dans le centre et dans le sud de l'Afrique, dans l'Atlantique et dans la Méditerranée, cette puissance régite les peuples et défend les intérêts de 350 millions d'hommes ! Et toutes ces nouvelles nations, issues du vieux sang anglais et qui ont surgi en quelque sorte en Amérique, en Asie, en Afrique, sont toutes fières de la mère-patrie à laquelle elles sont dévouées d'un dévouement sans bornes.

Mais revenons à la fête.

Quelle vie, grand Dieu ! quelle agitation, dès les premières heures du grand jour de fête ! depuis six heures du matin, j'ai vu passer, à chaque instant, sous mes fenêtres qui donnent sur la voie ferrée, des trains absolument bondés. Et je me demandais, chaque fois qu'une locomotive venait égayer ma petite villa, parvoisée comme celles des autres, où pourrait se caser tout ce monde que les nombreux railways déversaient dans le gouffre de Londres. Mais, grâce à Dieu, les choses se sont bien passées et sans qu'on ait eu à déplorer des accidents qu'on pouvait craindre au milieu d'une foule semblable.

La procession du "Diamond Jubilee" a été magnifique, avec un certain petit cachet pittoresque qui ne manquait pas de piquant, grâce à cette nombreuse réunion de princes et d'ambassadeurs envoyés par tous les souverains et chefs d'Etats de l'ancien et du nouveau monde et qui formaient comme une couronne à la reine. A côté des représentants de l'empereur de Chine et de l'empereur du Japon, du Shah de Perse et du roi de Siam, on apercevait le représentant du Pape, Mgr l'archevêque Sambucetti, dans son costume préléatique, autrement imposant, il faut bien le dire, que le costume un peu sombre des évêques anglicans. Le Délégué, envoyé par Sa Sainteté Léon XIII, avait pu fort heureusement, figurer dans le cortège officiel de la procession, la cérémonie religieuse ne devant pas avoir lieu dans l'intérieur de la cathédrale, mais en plein air, devant la façade principale de Saint-Paul. C'est ainsi que, pour une fois, nous aurons pu voir, sur cette place de Saint-Paul de Londres, aux pieds de la statue de la reine Anne, devant Sa Majesté la reine Victoria, des représentants de toutes les confessions et de toutes les croyances qui remerciaient Dieu d'avoir accordé à la reine des jours longs et prospères et qui lui demandaient la même protection pour demain, en faisant monter vers le ciel ce chant si simple et si beau qui a le don d'enthousiasmer les foules : le *Te Deum* de saint Ambroise et de saint Augustin !

Et je ne sais pourquoi cette foule évoquait en mon âme l'image de l'union de toutes les Eglises, cette union que doivent désirer tous les enfants de Dieu ; cette union que Léon XIII désire par-dessus tout, pour laquelle le grand pontife a tant fait déjà, et dont il a certainement préparé le glorieux succès dans un temps qui est connu de la Providence.

Tous les journaux, toutes les revues ont célébré les grandeurs de la royauté, et ont fait en même temps, l'apothéose du peuple britannique, si fier de l'empire immense qu'il a acquis. Il y a un point que je ne voudrais pas laisser dans l'ombre, et qui a rarement trouvé place dans les nombreux articles que ces fêtes inspiraient aux publicistes, les laïques surtout : c'est le grand développement de la religion catholique dans le royaume de Grande-Bretagne, pendant le règne de Sa Majesté la reine Victoria.

Au milieu de ce siècle encore, remarquait dernière-

ment un écrivain de grande valeur, la cause catholique semblait perdue en Angleterre. Quelques rares familles avaient seules gardé l'antique tradition des Pères de l'Eglise, et le culte se dissimulait, comme honteux, hélas ! dans quelques chapelles isolées et modestes, catacombes modernes au sortir desquelles l'insulte et l'outrage étaient prodigués aux fidèles par une populace fanatisée.

Mais la lumière se fit bientôt dans l'ancienne "Ile des Saints." De nouveaux apôtres avaient été suscités de Dieu pour rallumer dans les cœurs la foi qu'y allumait, à la fin du VIe siècle, le moine saint Augustin, l'envoyé du grand pape Saint-Grégoire-le-Grand. Qui n'est plein, encore, du souvenir des cardinaux Wiseman, Newman et Manning ! de ces hommes vertueux autant que savants dont les grandes figures rappellent si bien les figures des Docteurs et des Pères de l'Eglise ! de ces grands défenseurs de la foi qui ont eu la consolation de voir se lever pour la sainte Eglise romaine une ère nouvelle et qui porte ses fruits. C'est en effet, à ces hommes de Dieu, aux deux derniers surtout, illustres convertis, que le catholicisme doit l'immense mouvement qui s'est produit, depuis plus de 50 ans, dans le Royaume-Uni, et qui permet d'enregistrer, tous les jours, de nouveaux et immenses progrès.

Les vaillants athlètes sont morts ; mais si Dieu les a pris auprès de lui, leur souvenir est toujours là, comme aussi les beaux exemples qu'ils ont laissés. Leurs successeurs continuent la tradition ; et c'est ainsi que, grâce à cette glorieuse phalange d'évêques et de prêtres, tous si recommandables par leur science, leur piété et leur dévouement, le catholicisme s'impose aujourd'hui en Angleterre, au lieu d'y être honni ! Ses cathédrales et ses églises s'élèvent de tous côtés ; les conversions se multiplient ; les pouvoirs publics comptent avec lui, et partout : à la cour, au parlement, dans les palais, les princes et les grands seigneurs s'inclinent devant la pourpre romaine, comme ils sont pleins de respect, aussi bien que le peuple, pour le simple prêtre et l'humble religieux qui prêchent les grandeurs et les consolations du catholicisme !

Et comme on voit bien que les desseins de Dieu sont vraiment impénétrables, lorsqu'on songe à la destinée de la plupart de ces hommes prodigieux qui sont devenus les colonnes de cet édifice catholique qui s'élève toujours plus beau, depuis bien des années ! N'est-elle pas étrange, en effet, cette destinée des cardinaux Manning et Newman ? Elevés dans le rigorisme étroit de la doctrine protestante, portés par les tendances de leur esprit, comme par leur éducation, à l'étude des questions religieuses, et s'y livrant avec ardeur, ils semblaient appelés à être les vigoureux champions de l'Eglise nationale ; mais l'erreur ne peut prévaloir contre l'implacable logique ; les arguties trompeuses de l'hérésie ne peuvent résister à un inflexible raisonnement, lorsque la bonne foi réside dans les âmes. Et voilà pourquoi l'étude de l'Ecriture sainte, des Pères de l'Eglise et de l'histoire du christianisme entreprise sans passion et avec le désir de s'éclairer, apporte toujours la lumière dans ces intelligences. Et du moment où le doute y est entré, la loyauté la plus absolue préside toujours à ces luttes intérieures qui précèdent la conversion, lorsqu'elle est le résultat, non de l'enthousiasme, mais de la conviction la plus réfléchie.

C'est, d'ailleurs, ce qui explique les effets considérables produits par ces retours retentissants à la religion romaine. N'est-ce pas du docteur Newman que l'illustre Beaconsfield, l'ancien premier ministre de la reine, disait, en parlant de sa conversion, que l'"Eglise d'Angleterre tremblait encore sur sa base du coup que lui avait donné sa retraite ?" C'est qu'en effet le retour des docteurs Newman et Manning à l'Eglise romaine entraîna, à l'époque, beaucoup d'hésitants ; les deux savants furent suivis par de nouveaux convertis ; et, comme je l'ai dit déjà, on peut, à juste titre, les considérer comme les deux grands apôtres modernes de la Grande-Bretagne.

Oui, l'Angleterre entre de plus en plus dans la voie de l'éternelle vérité ; on peut, maintenant, entrevoir et espérer son retour au giron de l'Eglise universelle,